

Wilhelm Leonide Von Goldmund III Jr.

TERRA

INCOGNITA

Voyages aux Bipôles



PRÉFACE CONSENTIE

Alors comme ça me voici propulsé « auteur » d'une « œuvre » ? Avec même parfois un semblant « d'unité » et un « style » ? Vraiment ? Soit... Et je dois la présenter, cette mixture désordonnée, à un parterre de curieux de tous bords et d'avidés collectionneurs de sensations inédites. C'est une vaste blague, je crois. Une imposture de plus sur la longue liste de mes facettes éclatées...

Comment définir cette manne informe qui s'agite sous mes doigts et devant mes yeux rougis chaque fois que je veux bien lui donner sa pitance en adjectifs ? Cet écrin malsain, réceptacle de douleur et de haine, creuset de souffrance brute et de désillusions diverses, qu'est-ce EXACTEMENT que ce maelström bouffi baptisé dans un premier temps « Les Cahiers de la Honte » ? En tout cas ce ne sont pas des « Cahiers », loin de là, vous-vous en apercevrez bien vite, et ma Honte, bien que fidèle et intacte, est toute relative bien qu'ancrée dans mes moindres actes. Cependant il faut bien un minimum d'orgueil pour faire lire quoi que ce soit de personnel à autrui, aussi méritant soit-il. Alors ma Honte, je lui mets pour l'heure son linceul d'apparat sur la trogne et je cours les marguerites, feuillets entre les dents.

Cahiers intimes ? Cahiers d'écolier désappliqué mais trop impliqué ? Honte de quoi ? Honte de qui ? A vous de voir et d'ordonner la chose. Ce sont des morceaux épars de vie plus ou moins bien remplie, avec beaucoup d'ordures, quelques jacinthes émergeant à peine, et la plupart du temps un voile flou qui défie toute interprétation rationnelle voire tout simplement bassement terrestre. Rassurez-vous, moi-même je suis le premier à n'y rien comprendre ou plutôt je ne VEUX PAS comprendre. Mais je possède indéniablement les clés dans mon subconscient débile de cet univers dépeint en noir et blanc où l'amour s'immisce tout de même un brin (on ne sait par quel miracle !) sous des formes toutefois brutales et contrariées.

Au début de cette dernière production nihiliste en diable, j'avais en tête une architecture bien particulière respectant des règles précises et suivant un cheminement intellectuel bien défini, des « stades » évolutifs et structurés. Mais toute la chose a bien vite basculé dans l'anarchie la plus complète, comme souvent chez moi : les rêves foisonnants se télescopant avec les fragments de poèmes, les impressions à chaud percutant les expériences diverses plus ou moins nocives, les fragments de confessions se tapant sans remords les courriers et bilans divers catapultés ou non chez mes amis d'alors. Bref, je me retrouve devant un vaste fourre-tout empestant la feuille morte (format A4, évidemment).

On peut le parcourir dans tous les sens, on en revient toujours à la même chose : « Qu'est-ce que c'est rébarbatif à lire et puis c'est d'une telle prétention, avec tous ces mots compliqués ! Pour qui se prend-t-il, ce type ? ». Je suis le premier à en rire, je vous assure. Mais il faut donner un sens à sa vie, paraît-il, alors disons que moi à l'aide de mes petits doigts mal taillés et de ma cervelle détraquée, j'éjacule des phonèmes désarticulés dans les tréfonds informatiques de mon pote silencieux. Ça crée du sens, eh oui ! Du moins on le dit. Lui, mon compagnon cybernétique, ne me juge pas. C'est déjà ça de gagné. Il s'agit en fait de véritable défécation mentale. En effet, je vais écrire comme d'autres vont uriner, sans réfléchir, avec l'envie que ça se fasse vite et proprement. Mais les murs sont répugnants. La chasse d'eau ne fonctionne plus depuis des lustres. Il ne reste que la MÉMOIRE des choses, des visages, et des paroles. MÉMOIRE malheureusement (ou heureusement ?) tronquée par trop de poisons et d'excès chimiques.

Je ne sais exactement sur combien de temps s'est étalée la conception de ces Cahiers-là, mais l'accouchement fut long et laborieux, assurément. Et encore, à peu près un quart de ma vermine interne, ma « litté-rature » s'est volatilisé dans les airs, faute de stylo prégnant sous la main.

Mais rien n'est jamais perdu dans l'Éther. Tout reste à venir. TOUJOURS.

« C'est une fois presque arrivé que l'on se rend compte que l'on n'est jamais parti ».

Wilhelm Leonide Von Goldmund III Jr.

Première Partie

LA QUÊTE D'AILLEURS



Il est des visages qui ne pardonnent pas. Mais pourtant... les oiseaux, les nuages, les soleils, les notes libres, les cascades, les roseaux. Et les bêtes tétanisées qui se crochent aux hameçons pour occuper leurs membres engourdis.

Il est des fruits qui ne pardonnent pas. Des quêtes artérielles aux tréfonds des globules. Mais pourtant... les oiseaux qui chantent la vie. Do, mi, ré, do, pan ! Les fruits qui parlent, tu connais ? Le ciel qui dégage sa tristesse d'un coup de cape. Les cycles emmurés qui se figent en position de « Gardez tout intact et bien inutile ». Sous les cimes, il est des pommes de pin qui organisent chaque mois des concours d'utilité. Elles seront, ou non, ramassées par un petit malin qui en fera, au choix :

- Des poignées de vaisseau spatial.
- Des grenades fumigènes à haut pouvoir couvrant.
- Des fausses crottes de chien, disposées finement dans le préau de l'école.
- Des amis immuables déposés avec tendresse au fond d'une boîte d'osier.
- Des cadeaux pour ses pauvres parents si responsables.

Nous sommes des pommes de pin mouvantes. Évolutives. Noires comme l'orage mais peinturlurées d'une couche de rose cochon pour sauver la face. Notre cœur vomit le tangage qui fait onduler notre marée noire. Nous plions. Nous accrochons des visages à nos poitrines, comme des médailles, dans une soif inextinguible de... visages noirs. Le rose cochon est un traître. Il habite dans un immeuble démesuré dont le plafond débouche dans la cave. Cette cave est pleine de bords vides portant des étiquettes de millésimes extraterrestres. Si on gratte la terre à cet endroit, on débouche sur une cicatrice aux couleurs de voie lactée. Le royaume du lait. C'est au cœur de ce vomissement laiteux que se trouve notre réponse.

Loin des murailles en tous genres, il y a des trous dans la plaine. Il est des trous qui ne pardonnent pas. Ces trous chantent des cantiques pour inverser le cours du temps. Le temps est le seul cadeau que nous recevrons jamais. C'est une coquille de mouvance, un acte faisant mention de l'existence de passagers clandestins brodés à la frange de l'espace, mais chut ! Il ne faut pas vendre la mèche... elle ne vaut rien, sinon le prix de la mise en scène !

Sur des navires de granit couronnés de cimenteries zigzagantes, les marins poussent des pieds sur le pont pour le faire reculer. Ils sont rouge sang. Leur effort est prodigieusement parlant assez exemplaire. Ils poussent comme des racines, en crevant la Terre. Ils s'éloignent du navire en battant des bras, leurs efforts se décolorent en élévation inopinée. Et ils finissent par se noyer dans un boulet de cumulus qui ricane déjà de pluie. Ils trouveront leurs clés dans un sac inviolable. Ils pourront la palper mais elle restera à jamais prisonnière de l'étoffe limitrophe. Il ne leur restera plus qu'à se pousser pour que d'autres matelots au vinaigre tentent l'aventure. Et ils s'entasseront dans un tiroir sans poignée sur lequel un cauchemar sans fond aura gravé : « Veni, Vedi, Vichy ».

Elle attend dans son carcan d'épingles. Elle l'attend, lui. Lui, le frais tourbillon de poussière qui s'émousse sur les crêtes des saisons. Elle est une forme comme une autre de lumière spectrale. Le bouton pour l'actionner est situé non pas sur un mur, mais derrière. Elle l'attend, lui. Il la cherche dans des laves déglinguées, dans des ragoûts de potiron sans selle, dans des osmose concentrées... mais aveugles. Il garde précieusement l'image de son front, cette proue à demi transparente, taillée dans sa propre nuque. Sa main a frôlé maintes fois l'écharpe vaporeuse déchirée de murmures. C'est une folie gangrenée qui agite sa fronde libre.

C'est une hospitalisation par le vide dans des chambres nuptiales, cavités béantes qui se repassent tous les jeudis une vapeur de cachot sous la gorge, comme s'il s'agissait d'un petit corbeau trop volatile qui croquerait leurs pommes d'Adam... et leurs poires d'Ève.

Alors, blottie dans son carcan, elle l'attend. Lui. Et lui la cherche comme on peut rechercher sa tête quand on l'a perdue au fond d'un songe un peu rasoir. Il se freine car la pente est déchiquetée. Une chute lui embouteillerait irrémédiablement les genoux et ce serait l'immobilité contraceptive. Il lui faut de grandes échasses, et des sandwiches à tête de mort, et des provisions de sel de larmes pour retrouver son chemin dans ce dédale de flatulences. Il sème lui-même son sentier car le sentier n'existe plus. Il poussera au printemps dans un jardin encore emballé. Ils s'aiment pourtant, leurs dentiers saignent dans une durée sèche comme un cri de pardon qui ne viendrait pas. Ils se flétrissent déjà.

Dans les cheminées d'usine où sont suspendus des étendards mentionnant : « Ici, vivez le Monde libre », les cendres battent la mesure de leur déperdition. Se trouveront-ils ? Se détourneront-ils l'un de l'autre avant même un regard, enchaînés à la fuite des secondes qui baigne dans leur sang noir ? Est-il quelque épingle pour les aiguiller, pour remettre front à front leurs routes éperdues ? Qu'ils tiennent donc, ces maudits fraudeurs. Ils ne sont pas nés. Ils ne sont qu'idées conformes à la loi. Ils ne sont que deux petites pommes de pin aspirant à une légèreté imaginaire qui leur permettrait de reprendre leur pendaison au gré de l'arbre.

Loin, très loin de là, une ménagère suspend des bouses de yaks à un fil d'or. Il faut que tout soit fin prêt pour l'union consacrée de son gigot de fils avec sa côtelette de compagne. Le curé, du haut de son bathyscaphe, apportera le grain de moutarde final. Il le leur jettera dans l'œil et le tour sera joué. Tous les pions retourneront dans leur boîte avec en souvenir le dernier éclat de ce grain de moutarde sur la viande froide. Et la cuisson prendra leurs jambes boudinées comme une chaux noire de nuit, et leur graisse ruissellera dans le geyser des ténèbres, et leurs chairs fripées accolées l'une à l'autre s'étireront d'une douleur fracassante.

L'union au grain de moutarde crée des siamois atrocement dépareillés, des entités artificiellement colorisées de teintes phosphorescentes qui ne se révèlent être en fait qu'assaisonnements antagonistes et guerriers. C'est un leurre tragique, mais reconnu d'utilité publique car fédérateur. Il en brasse des couleurs, ce maudit grain. Il fait sa petite cuisine dans l'escarcelle du malin. C'est le grain fidèle à toute durée, le seul maître de cérémonie à bord, savez-vous ?

Je te retrouve enfin en cette nuit affamée. Il est des nuits qui ne pardonnent pas. Ma main glisse sur ton ventre telle une ondée farouche. Ma paume délivrée épouse ta peau de coquillage... sans coquille pourtant, comme un rideau soyeux qui s'abattraît sur une planète de moiteur en fusion. Sous ta nacre tendue, tu ébullitionnes, devenant ce volcan d'or aux sanglots barbares. Et mes doigts étoilés palpitent le long de toi, mon piano aux cheveux d'ange, ma moisson de langueur. Je suis une main crasseuse aux jointures décaties. Je suis doigts et ongles fracassés... mais toujours brûlants d'un désir carabiné de t'avoir au coin de ton sursaut. Je suis un « holà ! » d'amour, un « stop ! » retentissant d'arrêt de respirer, pour simplement distinguer, dans le cyclone général qui balaie les ruines, ce maigre souffle baptisé « Elle ». Ta destination sera la mienne. Je ne choisirai rien : les choix s'annulent si vite dans cette spirale sans mousseline !

Tu pourras essayer ta peine sur mon dos, te rincer le visage de mes yeux fiévreux, et me regarder t'aimer jusqu'à la fin de ces mondes en demi-teintes qui nous portent en fardeaux. Nous-nous offrirons au petit matin des jardins transformés, des tableaux de ruines où nos silhouettes intérieures jailliront à pleine fureur le long des barrières d'os. Je te prêterai ma pelure quand tu voudras pleurer. J'emprunterai la tienne pour rire dans le silence. Et nous rirons, et nous pleurerons, et nous rirons, et nous pleurerons, et nous rirons... enlacés comme deux rubans de soie tentant d'appriivoiser le brasier de la vie. Nous-nous ferons et nous déferons comme des danseurs démasqués qui valseraient sans tête. Je sculpterai les collines à ton image, tu donneras aux nuages gris la courbe de mon menton. Et mes mains, mes pauvres mains, se feront vagues tendres sur ta grève infinie, emportant dans leur tourbillon d'oubli les cris et les cahots des mères. Je remonterai tes pentes comme une gamme sans fard, tu pourras boire mon sang dans la timbale du hasard.

ET NOUS SERONS, ET NOUS VIVRONS, ET NOUS AIMERONS !

Cette puissance froide du retard...

La vie vaut ce que nous y mettrons. Il est des vies qui ne pardonnent pas. C'est une soupe à la fadeur épaisse, un breuvage sans nid d'aménagement. Perce ton nid et écoute les vents de la folie qui te diront quoi éviter. La lie en est infecte, les particules qui flottent à la surface sont des amuse-gueules creux. Il te faudra creuser dans l'argile, creuser avec ta barbaque tendre et chaude, creuser avec tes cils gourds. Il te faudra te donner à des ventes trimestrielles, t'offrir en produit de luxe sans pourtant la luxuriance d'une cime. C'est l'unique loi. Fais ton nid, mais creuse bien. Tu es un dieu, ton propre dieu, livré en kit. Il faut te monter et te démonter en suivant le guide des ténèbres apprises. Tu seras Autre. Les ceintures de pivoinés enflammeront tes sens. Tu cogneras dans des montagnes de carton peint. Tu seras hérisse de blé dru, d'herbes folles et d'orties poisseuses. Tu deviendras un modèle d'indignation à la tolérance zéro. Mais au fond l'écume palpitera, parce que tu sauras. TU SAURAS... BIEN TROP VITE !

Et lorsqu'on sait enfin, c'est que la Fin est proche.

Mais continue à creuser pour la gaudriole tant que tu n'as pas trouvé de source. Si elle est noire, avale. Si elle est rouge, ou bleue, ou verte, peins-toi le visage à ces couleurs pour hurler ta foi en la coulure. Et creuse, sans répit, sans retour, le sol fangeux de ce réceptacle ébréché. Tu y perdras la tête, mais la tête n'est que le seuil sur lequel les songes s'essuient les pieds. Tu dois devenir LE songe. Ton propre rêve guerrier doit faire frémir tes veines. Tes avenues et tes quartiers ne seront jamais libres. Des passants emboutis y sèment déjà leurs histoires. Balaie-les. Ils ne sont que plaintes poussiéreuses. Si tu es deux, creuse à deux. L'autre essuiera ton front et tu lui masseras les jointures. Si tu es trois, le troisième larron fera le guet. Si tu es multitude, tous creuseront à pleine rage le site illimité dans une foire d'empoigne aux relents de cataclysme. Comment ça pour rien ? Tu baisses déjà les bras ? Regarde ! Nous sommes des taupes, mon pauvre ami. Regarde ! Regarde là ! Regarde ça ! Regarde-toi...

Tu as le museau terreux, ta belle Terre est un vaste terrier sans territoire, hormis pour les termites qui se terrent d'ailleurs effrontément dans leurs mythes. Son cœur ne se cache pas sous sa croûte mais bel et bien dans la fière dépendance des étoiles. Pour distinguer son cœur, tu devras devenir astre parmi les astres.

Seras-tu pourvu d'un anneau ? Sèmeras-tu des particules dans ta propre atmosphère ? Seras-tu comète poussive ou météore rouillé ? La question n'est pas là. En attendant il te faut creuser, creuser, creuser... TON PROPRE TOMBEAU !

J'apporte ma petite pierre qui roule et déroule dans les divers édifices sa résonance blette. « Un prépuce et tous pourris » criait l'infâme mousquetaire du haut de sa moustiquaire qui lui faisait un linceul. Les fleurs poussent dans leur terreau prénatal, elles montent au sommet de leurs tiges et contempnent, en bas, leurs racines émoustillées de fringale.

Regarde-moi. Regarde-moi, là, loin dans les yeux.

Regarde, tu vois ?

Là, derrière les yeux.

Mais si ! C'est là.

Regarde-moi derrière tout ça.

Tu vois ? Allez !

Regarde donc au fond des yeux, bien derrière...

Tu vois ?

Regarde !

Tu ne vois rien ?

Mais si !

C'est là, derrière. Loin dans les yeux. Tellement loin...

Ma béquille de lin danse à la corde. Elle frotte ses petites mains et il en sort des portraits de nous. Des portraits arrangés, lissés, biocosmétisés. Elle en trouve parfois en faisant ses courses dans des galeries suspendues, ce type de galeries pour lesquelles il faut un passe agrée par la grande cour d'exhibition. Ma béquille de lin danse à ma corde. Elle frotte ses ongles pernicieux sur ses seins crevés. Tu sais, ils ne sont pas beaux tes seins crevés ! Eh non ! Contrairement à tes yeux, qui eux sont constamment en chantier de rénovation. Derrière eux, on peut distinguer au crépuscule la danse silencieuse de tes planètes. Un ballet névrotique où la route à suivre est cristallisée par des jalons colériques. Tes planètes sont inhabitées et inhabituelles. Certaines sont plates, d'autres carrées, d'autres ont des formes d'insectes. Il n'y fait pas bon vivre, sur tes planètes, mais elles ont le mérite d'être les tiennes. Donc je les aime autant que je hais les sphères de derrière mes yeux à moi.

Cette nuit, faisons l'échange.

Sur une plage désolée, un petit garçon construit un château de sable. Il prend son temps, tout son temps. Il a toute la vie, effectivement. La nuit tombe. Éclairé par la seule lune, il poursuit sa construction, égalisant les murailles de sa forteresse, alignant les coquillages au millimètre près, plantant les plumes de mouette suivant une science exacte connue de lui seul. A l'aube, la forteresse se dresse sur la plage. Monumentale. Effrayante. Elle luit d'un éclat impossible. Elle n'est définitivement pas d'ici. Le petit garçon se lève, s'essuie les mains, et part se noyer dans les vagues, conscient qu'il s'agit de la seule attitude à adopter après avoir réalisé une telle œuvre. Il a, sans le savoir, représenté avec une exactitude démentielle la grande usine-forteresse de NÉON. NÉON, qui, en temps voulu, se tiendra en lieu et place de notre actuelle planète de sanglots. NÉON, le monde de la lumière artificielle, où un être perdu relancera pour l'éternité les cycles de la vie aux confins de l'espace...

IL EST DES MONDES QUI NE PARDONNENT PAS...



DÉESSE DÉLIQUESCENTE

Voilà que je passe mes soubresauts à l'écumoire, plus loin que tout, acharné... et les enfants se mettent alors à japper. La nuit est close, prête pour un ultime spectacle. Nauséabond âge. Un spectacle assez curieux en fait. Une frénésie de pas permis. Sortir ? NON. Écumer ? NON. Être ? NON, NON, ET NON. Et derrière tout ça qu'y a-t-il de bien beau ? Ma déesse déliquescente... mais en friche !

Mes rêves en boule passés à l'écumoire. Demain. Demain ? Je passe à l'écumoire comme d'autres se taillent des pipes : question de souplesse dramatique. Et Elle est là, et Elle voit tout. Sublime salope ! Quand tu me fais frire dans l'exclusion, quand tu me laisses à moitié fou, à moitié vif, quand tu m'abordes en te détournant afin que je ne cause plus qu'à ton ombre... Sublime salope déliquescente ! Tu me ronges en dedans, tu palpites à ma place, tu me laisses gazouiller mes ritournelles rances tout juste pour que je n'étouffe pas de mon propre excrément. Je te vois parfois pétiller dans les yeux des filles, tu brilles et tu t'éteins, soudain brisée, soudain lointaine. Et puis je te capte de nouveau et je m'enchaîne à toi, et tu reviens à la charge. Sublime salope !

Tu veux du brouillon ? Tu veux mes mots savants ? Tu pars ? Tu quittes ? Déjà ? Pff ! Je te capturerai dans la nuit ! Cette nuit, même les bombes passent à l'écumoire, tu vois ? L'intellect foutu ne donne pas de bonne bière. L'intellect c'est ma vie, tu as déjà mon corps. Je te vois dans ma nuit respirer, et soupirer, et respirer encore. Tu me gardes au chaud pour plus tard. Tu me veilles telle une bougie salie qui déglutit au chevet du cadavre. Tu es moi, ma petite fille. Tu es mon seul amour. Lovée dans la tumeur de mon cerveau, tu commandes à mes jambes de continuer à tressauter. Et ça marche ! On me croirait mû par des fils célestes, je saute et rebondis tel un pantin sanguinolent, dégueulasse, poisseux. Je fais rire, oui... même les anges !

Tu es ma torture de luxe, mon poison décuplé. Tu as déjà mon corps, que te faut-il de plus ? Tu veux goûter à ma putréfaction ? Tu veux juste un morceau de cervelle pour te donner un avant-goût, pour que tu te lèches les babines avec les yeux grands ouverts, avides, prêts depuis des lunes ? Tu veux tout ça ? Non ? Encore plus ? Tu veux que je te donne l'amour que je me réserve pour mes vieux jours ? Pour mes lendemains pluvieux ? Tu te crois assez folle ?

Succube de ma solitude, quand les persiennes femelles tentent une percée dans l'azur, c'est tout le fondement, le cul humain, qu'on revoit alors à la hausse. Elles portent des robes à languettes presse-citron. Elles se vendent d'un regard gauche et d'un mauvais sourire. Elles palpitent dans leurs cosses d'une nouveauté impériale. Toutes nues dans les étoiles. Mais... Mais tes bras autour de mon cou. Et ton odeur de sang mielleux. Tu bats à ma place. Tu es endedans de moi. Je te connais, tu sais. Tu peuples mes châteaux depuis le commencement des lueurs. Je t'ai attendue, tu n'es pas venue, et puis, bêtement, tu es morte à l'intérieur de moi. Tu me baises le ventre, tu me baises les flancs et l'aorte, tu es dans moi. La gémellité dans toute sa splendeur, pas vrai ? Sale petite putain délectable !

Et voilà que j'offre mes mots aux regards étrangers, voilà que des poignards inconnus scintillent sur ma nuque folle. Derrière les façades, c'est toute la ville qui mate par le petit bout d'éclair noir. Le velours du regard des étrangers. Des yeux égyptiens peints sur des murs bien trop friables, des favelas dantesques au pourtour du sourcil. La Mort au loin qui crépite d'indignation devant ma bobine de cancre mou.

Tous les matins s'effilochent de trop durer, et se brisent dans la bruine quand la mélancolie devient pur échafaudage... Tous ces moments gâchés, perdus, oubliés, exsangues. Et toute la nuit qui s'annonce mortellement ennuyeuse, même passée sous les pinceaux enchanteurs du verre dépoli du houblon, même sous les feux blafards du mégot huileux et merdeux.

La nuit s'oublie toute seule.

J'écris pour consigner. Pour que l'expérience soit rentable. L'amour n'existe qu'en rêve. Les hommes et les femmes sont d'une sous-race périmée. Le temps est un fardeau intolérable. Seul le rêve aide à durer. Mais mes rêves, voyez-vous, je les garde pour moi. Intouchables. Immuables. Éternels. Ma Patrie...

Je fais partie de ce monde-là : la semi-conscience de l'univers. Je m'oublie dans les cahots de ma prison bipède, mais je ressens de plus en plus l'appel des étoiles. L'appétit de la partance. Ma mission était de durer, alors j'ai tenu bon. Je suis maintenant prêt à mourir. J'ai effectué tout le programme prévu pour moi. Je suis un vaincu assez exceptionnel, dirons-nous. Chaque jour qui passe me rapproche de l'idée originelle. Je n'attends rien car je suis tout. Mon corps est maintenant peuplé de bactéries et de difformités, de névroses et d'infections, de bubons et de jurons. Je le laisse pourrir seul dans son coin, me vengeant ainsi des multiples coups bas dont j'ai été le témoin, sinon la victime.

Mon âme, elle, est affûtée et dorénavant prête pour le jour où...

ET DE LOIN EN LOIN... J'OUBLIE TON VISAGE

Les amitiés chauffées au rouge, saignées à mort, palpitent une dernière fois autour de toi. Et de loin en loin tu oublies ces visages trop proches pour être clairement définis. Tu oublies en masse. Pisse. Tu te noies dans leurs crachats, tu abondes en immondices, et tu les regardes une dernière fois danser la ronde triste des pendus. Appuyé sur ta margelle, j'oublie peu à peu ton visage dans l'eau troublée. Moi qui pensais le garder gravé en moi durant des lunes, tu vois, j'ai mortellement tort. Je te défais sous ma toile lisse et je rebâtis des courants d'air. Activité toute néfaste. Je perds l'équilibre en bordure de ta nuit et notre automne résonne déjà d'adagios langoureux et métalliques. Et de loin en loin j'oublie peu à peu les Amis. Saignés à mort. Ils resteront ainsi dans ta mémoire. Chauffés au rouge. La haine couvée comme un globe d'ombre. Et les fous rires en deviennent presque rasoirs.

Je te retiens par le talon. Tu veux partir au nom du bon sens ? Tu veux t'activer à faire le bien ? Tu veux donner à voir ta face satisfaite ? Pauvre créature. Façades délicieuses, spectres embellis, faiblesses feintes et carambolages-éclair. Des « amis », hein ? Bien trop mortels, ces ersatz-là...

Tu es comme une marée sanglante. On se coupe aux ras des poignets sur tes arêtes trop vives et l'eau verdâtre se colore de fluides humains. Une marée de membres cisailés repart en sens inverse, vers ta mer de sang, te submergeant, semant des mains aux horloges des clochers, piquant des cuisses aux boîtes aux lettres, faisant des trophées de têtes d'enfants aux sommets des toits dérangés, bien trop coquets pour éviter d'en rire. La marée se retire avec un chuintement de soufre. Et, de loin en loin, j'y oublie ton visage. Tout doucement. Décalqué sur mon suaire. Tendrement. Tout doucement, ne soyons pas fébriles, il vient. Ton visage. On y presse les mains et on l'enroule sur lui-même, tel un étron pétri de frais. Il arrive. Doucement. Ne paniquons pas. Il est là. Il peut nous entendre. FOUTRE ! Il a entendu...

Il est parti. Tout est à recommencer ? Toujours !

Et les Anges véritables hurlent sans discontinuer...

Confinement stratégique hérité des aïeux, boule de morve à charpente creuse, la vie s'énerve sur elle-même quand le capitaine sans mât se perd à l'Est. C'est une extinction qui convole ici. Ton visage cramoisi et tes lendemains impossibles, n'est-ce pas ?

Il n'y a plus de demain possible, tu vois ! Tu m'éteins, tu me coules, tu m'éboules sans tain, tu refroidis mon souk, tu me bats à l'arête, tu pinailles à mon froc, tu me suis en silence, fatale désarmée, et tu pleures pour nous, les fils emmitoufflés. Ta rancune est tenace, ta rancœur est farouche, tu dégueules... ne soyons pas mièvres, TU DÉGUEULES les couples sur le fil tranchant... et ils se perdent parce qu'ils ne savent pas ! Ils se perdent parce qu'ils sont là, ils sont tout le temps bien ici, si vé-ri-fiabes, les prudes, et jamais en notre là-bas. Ils se recadrent et s'encadrent mutuellement pour mieux se regarder s'encadrer... au centre du cadre. Ils se respirent et se tracent des gris-gris à la bombe sur les murs de leur taudis. Ils se mangent entre deux passes d'armes et s'essuient le menton d'une de leurs nageoires trouble-fête.

Tous raisonnables. Tous beaux. Tous en feu. En sang. Envolés. Friables.

Tous placardés aux fenêtres des cités quand les gyrophares trouent l'espace et meuglent leur repas humain d'un soir, il y a cinquante années lumières. La lumière du réfrigérateur s'élançe et s'aplatit sur la vitre. D'un doigt, ils lèchent la clarté et ferment les rideaux. Le spectacle est terminé.

Je ne veux plus le revoir, ton visage... Jamais...

Moi je permute, passant d'un mourant à un autre sans même ôter mon masque. A quoi ça servirait ? Ces endoctrinés copulatoires se fourrent à pleines gencives toute la chienlit de leurs ébats plastiqués. En sang, tenaces et rances, toujours en sang, ils se frottent et se respirent, tous en sang, s'éjectent, morves de bêtes, et se regardent de loin, en sang, se projeter dans les derniers spasmes des chambres mortes. Au fin-fond du bétail poisseux et de leurs pièces obscures, ils se regardent se perdre, en sang, le long des couloirs graisseux, et se tiennent et s'empoignent, se retournent et se pénètrent, s'abandonnent et se tuent à coups redoublés de muqueuses... les bêtes de somme. Le tout en sang. Les hommes. EN SANG !

On pourrait presque lire sur les frontons de toutes les maisons : « Vous entrez et mourez ! ». Entrer quelque part c'est un peu y mourir, à moins qu'une petite fille pâle vous tienne par la main et crache par-dessus votre épaule en direction du chemin bleu fatal. Je vais entrer avec Elle. A terre, on devine les dépouilles des autres systèmes. Certains chuintent encore, parcourus de soubresauts, et leurs mâchoires décollées se cambrent à l'infini. La petite ricane, ma pauvre main dans la sienne, et me lance un regard teinté de peur panique. Je te protège, ma belle enfant ! Elle attache ma camisole et vérifie d'un délicieux coup d'œil la propreté de ses petits pieds. Les éclats de verre y ont laissé des sillons, mais il en faut plus que ça pour l'émouvoir. Comme elle est forte ! Comme elle est belle ! Elle serre les liens qui me compriment et se paie même le luxe d'exécuter un entrechat durant l'opération. Je ne bougerai pas, petite. Je resterai là, à écouter tes ricanements comme on écoute un opéra non conforme. La porte claque. A tes côtés. C'est commencé...

Je reviens en arrière les bras soudés au corps. Et tu es avec moi. Je vois défile des hordes de pigeons aux têtes mangées de vers, des chats décervelés dont les viscères s'étalent, des oisillons écrasés à la brique fauve, des chiens éborgnés qui se tortorent des murs. Tout est là et pourtant je n'y suis pas. Ce n'est pas moi. Ce n'est pas possible. Tu ricanes et passes à la suite. Je suis là. Je vole un baiser à l'exquise petite qui court... et me prend en pleine face une exquise taloche. Plus tard, une autre gamine me tâtera le sexe pour voir si oui ou non je suis bien un garçon. Troublé je resterai à jamais. Puis je « grandirai », oui oui, entre guillemets, accumulant les expériences trompeuses et les douleurs intestines.

Costumé en ma Mort. Je saigne du nez, encore et encore, devant la cheminée, rivé à mon enfance enfuie... et pire que tout : j'aime ça !

ET CES AMANTS SE CHUCHOTENT...

Et ces amants se chuchotent, regards en biais, et s'infusent la trouillote de se voir un jour désenclavés. Comme ils sont tristes, sous la pluie, quand Il s'abrite sous son journal et qu'Elle ouvre son sacro-saint parapluie pour ne pas tacher de cris d'ombre sa nuque froide de baisers. Si parallèlement mous qu'ils en deviennent simiesques, avidement pathétiques, bruts de silex ! Si passionnés par la vie... qu'ils passent tout à côté. Ils s'étalent sur le gazon, rôtis vifs, puissantes déjections bi-menstruelles, et font du bruit avec leurs os gras pour s'assurer qu'ils sont bel et bien vivants. Ils se tortillent, repus, le ventre en berne, la gueule décoiffée par un trop-plein de ciel moribond. Et ils traînent leurs toutous jusque dans les rues de la baise où les hommes se font chiens-loups et où les cabots par trop cabotins sont devenus maîtres...

Évidemment je suis tombé amoureux de toi, et tu le savais si bien, n'est-ce pas ?

Un pauvre faciès, même fixe, contient une éloquence toute magique. Je ne suis pas revenu de ton visage. Jamais. Encore une petite fille ? Allez, à l'abattoir ! Il veut de la chair, du sang, des tripes chaudes. On va lui en servir ! Il veut s'épancher dans les replis et les vals, se complaire dans la bestialité la plus farouche, mordre et cracher, enlacer et détruire, suer et ruer. Pauvre gosse. L'innocence en flammes, quel triste spectacle ! Tu me reviens de si loin ! Tu m'attendais là-bas ? J'ai tout le temps d'attendre. Je ne suis pas encore mort, vois-tu. Tu ne connaîtras jamais mon véritable visage. Tu t'enticheras d'un soupir, d'un reflet, d'un chuintement, d'une petite chose maligne, malingre et pernicieuse, indescriptible et ultime, mais ce ne sera pas moi. La Mort porte une robe de taffetas mauve, voilà toute ma découverte. Et moi ? Je ne véhicule plus qu'un masque déconfit. Tu t'y accrocheras si tu es toutefois assez folle pour tenir plus d'une minute face à mon fac-similé, mon pantomime gonflé à l'hélium.

Et mon courage qui s'enfuit, montgolfière toute emperlée de lait. Je lâche du lest pour toi, vois-tu ? Encore. Ce sont mes os qui tombent des cieux. Je suis dégonflé. Ma peau vole au vent. Les yeux me piquent. Je regarde en contrebas. Je distingue un vague signal fumigène, mais je ne m'arrête pas. Rien ne m'arrêtera plus. En haut, dans la moiteur des nuages d'été, je visualise mon parcours et mes vieilles haines. Immensités. Denses. Cruelles. Belliqueuses. Je lâche du lest. Moiteur de linge sale. Frayeur. Je lâche encore du lest. Je balance avec un plaisir non feint tous ces amants pris en flagrant délit de tendresse singée.

Ma tendresse, personne n'y aura droit, elle s'en rentrera dans son cocon, seule, coupable, parcourue de tremblements peut-être... mais intacte ! Bichonnez-vous, frères et sœurs amants ! La vie vous a choisis pour incarner son vaste théâtre de démolition, son ballet poudré et macabre. Au diable le petit binoclard sur le banc de touche ! Au diable ! Vos vies sont bouillantes ! On s'en fout ! Vous en brûlez ! Vous êtes trop vifs, trop en sang, trop soudés à vos accoudoirs, trop secoués par vos sécrétions, trop en boîte de beauté crasse, le tout au goût plastique optimum.

Et vous dites « aimer » ? Consternants sacs à viande. Petites putes polymorphes. Immondes salauds aux groins démuselés. Vous êtes enracinés dans vos cultures scindées, bringuebalantes. Trop fiers, bien trop « droits » pour mériter la confiance des étoiles.

L'amour de loin, l'amour à peine.

L'amour en vain...

LA PHOBIE DES ESCALIERS

Sous la dentelle du feu elle dansait sans ménagement. Ma *Garnemente*. Le grand escogriffe pâle lui trace un sillon sur le crâne. Elle sera prête à temps. Je m'éteins, vaincu. Sommeil. C'est la routine de l'après-vie. Arrêtez de cirer les bottes du pouvoir endimanché. Créez des zones pâles, des zones troubles, pour les rêveurs impénitents et les escales de l'agonie. Faites place aux saints géants du malheur. Abreuvez-vous de leurs synapses. Apprenez enfin à vivre *en deçà*. Et surtout... apprenez à vous taire ! Écoutez la vie s'effiloche de votre stature, se délecter de privations, se construire de vieux bois mort pour s'embraser l'instant suivant. Vous êtes des cancre ! Rien de sauvable ! Tous à la baille ! Damnés fils de chair, frères de cuir, ombres cuisantes...

Pour m'arracher à « l'infinie contemplation de ma désuétude », le malheur redoublera de vents contraires. Place une pièce d'or sur son nombril, la Mort viendra te demander des comptes. La Mort, cette sibylline archiviste, cette auguste bestiole qui trie et stocke les histoires, toujours les mêmes, bêtes à crever et pour cause : des histoires de seins pétris, de moules avariées, de vomissements de fluides corporels, de sursauts de honte quand la bête exulte et que finalement le chiot geint...

Sens-tu le chaos en dedans qui te file des taloches à chaque bouffée de gazoline ? Sens-tu cette manne verte, la contrée des rêves, se flétrir et t'abandonner de loin en loin ? Sens-tu ton espace intime se liquéfier pour mieux devenir la proie des amourettes cybernétiques ? Sens-tu ta pauvre chair s'escamoter pour se voir recyclée en humus féodal ? Tu la sens ? Tu gémis, hein ? Comme tu souffres ! C'est intolérable, pas vrai ?

J'ai retrouvé ta trompe le long des escaliers et c'est toute la beauté que tu portes qui s'est alors exhalée. C'est le tendre parfum des jours momifiés et des cendres d'été. Du plus profond de mes branchies, je te convoite, et je tire à blanc ta ceinture de soie empourprée. Je reviens d'une périlleuse extravagance, vois-tu. Comme on se mouche à l'automne nouveau-né, en été on s'ébat avec un verbe, puis on ricoche sur une consonne au slip fendu. On s'évertue à se raréfier les babines pour que chaque apparition soit une fête, mais rien n'est jamais fini, ni fixe ! Le travail c'est pour durer, épuiser le stock de tortures et rougeoyer de ce désir particulier empestant les semailles vaines.

On travaille à se décoller la tête pour l'offrir au plus important acquéreur, mais la vérité c'est qu'elle n'a jamais eu de prix !

Je hurle la nuit avec mes frères consanguins. On se fait des farces, des attrapes-cœur bien nauséux, et on en redemande en fin de compte, en bout de course, quand il ne reste plus de la journée qu'une boulette de papier journal tachée de vaseline. Comment s'ériger « pour la vie » alors qu'on est soi-même un trompe-la-mort constant ? Comment une alchimie aussi contre-nature pourrait-elle avoir lieu en dehors des strates embaumant de l'aurore embrasée ?

Le tout est de retrouver ses mots.

Tous les mots existent... il suffit de leur flatter la croupe.